

LE FLEUVE : *J'ai vu courir les grands troupeaux de bêtes et, par là-bas devant, une bête qui marchait sur les deux pattes de derrière.[...]
Sur un de mes bords abaissés, il y avait les traces des bêtes. Et, au milieu d'elles, la trace de l'homme.*

LE SARDE : *Arrête, Fleuve, arrête !
Répète ce que tu as dit : la trace de l'homme était au milieu des traces de la bête ?*

LE FLEUVE : *Oui.
Et, large, elle s'en allait dans les bois.*

LE SARDE : *Je suis perdu, voilà ma mort.
Voilà ma mort, à moi, la terre vivante !
Si l'homme est devenu le chef des bêtes.[...]*

LE FLEUVE : *J'ai vu cette image de pied qui trouait la boue de loin en loin et qui entrait dans le bois. Mais, je n'ai pas pu la suivre.
Demande à l'Arbre, à l'Herbe, à la Pluie, au Froid, demande à la Bête.[...]*

LE SARDE : *Je le vois déjà, l'homme devant le grand troupeau.
Il marchera de son pas tranquille et derrière lui, tous vous serez.
Alors, le maître ce sera lui. Il commandera aux forêts.
Il vous fera camper sur les montagnes.
Il vous fera boire les fleuves.
Il fera s'avancer ou reculer la mer, rien qu'en bougeant, de haut en bas le plat de sa main. [...]
La grande barrière !
Elle sera toujours entre la bête et l'homme, cette haute barrière noire comme de la nuit, haute jusqu'au soleil. [...]
Ecoute-moi, l'homme, où que tu sois !*

*Tu ne pourras jamais sauter la barrière et entrer de plain pied dans la grande forêt des réflexions de la bête. . [...]
Tu seras le chef de l'or et des pierres, mais sans comprendre les pierres. . [...] Et l'or, fait de lumière, tu le garderas dans la sombre puanteur de ta bouche.*

LE BERGER : *Terre !
Terre !
Nous sommes là, nous, les chefs de bêtes !
Nous sommes là, nous les hommes premiers !
Il y en a qui ont conservé la pureté du cœur.
Nous sommes là.
Tu sens notre poids ?
Tu sens que nous pesons plus que les autres ?
Ils sont là, les hommes qui voient les deux côtés de l'arbre et l'intérieur de la pierre, ceux qui marchent dans la pensée de la bête dans les grands prés du Dévoluy dessus les herbes de famille.
Ils sont là, ceux qui ont sauté la barrière !
Tu entends, terre ?
Nous sommes là, nous les bergers !*

Jean
GIONO

Le Serpent d'étoiles

Extraits du « Jeu des bergers »
(chapitre 5)

Le texte entre vos mains, écrit par J. Giono est la traduction, faite par l'auteur lui-même dans son livre, de la langue des bergers, entendue dans les alpages. Notre adaptation théâtrale restitue son « origine » provençale.

Le "retour" au provençal est dû à Paul Peyre.

Bien entendu tout ceci n'est que jeu des imaginaires !

Suivi de la liste des chants
de bergers du monde

LE BERGER SARDE (La Terre) : *Écoutez, bergers :*

Les mondes étaient dans le filet du dieu comme des thons dans la madrague :

Des coups de queue et de l'écume ; un bruit qui sonnait en faisant partir du vent de chaque côté. Le dieu avait du ciel jusqu'aux genoux.

De temps en temps, il se penchait, il prenait du ciel dans ses mains ; ça lui coulait entre les doigts. C'était blanc comme du lait. C'était plein de bêtes comme un gros ruisseau de fourmis.

Et, là-dedans, des images s'éclairaient, puis s'éteignaient comme les choses qui vivent dans les rêves.[...]

Du sang ! Des caillots de sang !

La terre est accroupie dans le ventre du ciel comme un enfant dans sa mère.

Elle est dans du sang et des boyaux.

Elle entend la vie, tout autour, qui ronfle comme du feu.[...]

Tout d'un coup, elle naît dans un jet de feu, et elle s'envole.

C'est la jeunesse de la terre !

C'est le grand dimanche ! [...]

Je suis cette terre, et je suis sur l'équilibre.

Mais maintenant, cette corde d'équilibre, je la sens encore toute relâchée, et elle balance. Il est arrivé autre chose : l'homme. [...]

Je suis bien inquiète, parce que, celui-là, on m'a dit qu'il voulait commander.[...]

Pourtant, cette corde d'équilibre balance. Il faut que je demande [...]

La Mer !

Alors, il n'y a personne qui fait la Mer ? [...]

LE BERGER – LA MER GLODION (la mer) : *C'est moi, la Mer !*

LE SARDE : *Mer. Dis-moi si tu sais ce qui m'inquiète,*

Voilà mon équilibre qui fait la balançoire.

Qui sait où je vais aller encore ? Ça allait mieux au temps de ma jeunesse. Mais voilà que les soucis sont arrivés. Et j'ai bien plus peur de ce qui vient que de ce qui est déjà venu.

GLODION : *Qu'est-ce que tu veux que je te dise, moi ?*

LE SARDE : *Dis-moi si tu as vu l'homme.*

GLODION : *L'homme ?*

Arrête-toi un peu de me balancer d'un bord et de l'autre.[...]

Attends !

Je n'ai pas le temps de regarder.

L'homme? [...]

Qu'est-ce que je sens en moi ?

C'est la colère ou bien c'est la grande peine qui me tord sans ses douleurs [...]

Ah ! cette colère, tu ne sais pas ce que ça peut être mauvais, parce que c'est une colère contre rien.[...]

LE SARDE : *C'est parce que sur toi s'est appuyé le froid désespoir de tout l'univers. [...]*

Et tu es devenue la bile et l'amertume du monde. Mais cherche encore, et dis-moi ...

GLODION : *Quoi ? Pourquoi te dire, et quoi te dire ? ...[...]*

Terre, souviens-toi du temps de ta jeunesse, quand tu courrais, courge d'eau, dans la grande prairie de la nuit et que, de mon épaisseur, je mouillais la large route.[...]

Je t'entendais rire.

Mais la pente t'a lancée dans la grande région des bêtes, et te voilà toute couverte de cette moisissure de sang, et voilà que tu t'inquiètes d'une nouvelle bête, et te voilà comme une fille qui s'est roulée à la paille avec les hommes et qui regarde son ventre.

LE SARDE : *Là !*

Calme-toi, Mer !

Laisse descendre cette haute langue d'eau que tu dresses dans le ciel. Fais-toi plate.

Qui peut savoir jusqu'où le dieu à pensé ma vie ? [...]

Fais-toi plate, Mer, fais-toi lisse et dors.

Je vais demander à la Montagne.

Montagne ! [...]

LE BERGER - LA MONTAGNE : *Terre !*

Tu es inquiète ? [...]

Et tu appelles, et tu demandes ...

Terre, moi je ne sais pas !

Je ne sais pas, mais j'ai senti ton inquiétude bouger sous mes pieds.

Je l'attendais.

Pendant longtemps, j'ai eu ma pâture de solitude et de silence et déjà j'étais attachée par la lourdeur de toutes les herbes, le poids des arbres, cette boue de gros fruits pourris.

J'ai appris à connaître le bruit de la vie des plantes. Un jour, une ombre est venue sur moi, une ombre froide qui m'a traversée lentement.

C'était l'ombre d'un oiseau.[...]

C'est alors que j'ai compris au goût du ciel que nous avons passé le porche qui s'ouvre sur la région des hommes.

Ecoute-moi.

Je ne peux plus bouger et je suis trop haute pour voir en bas.

Mais j'ai envoyé quelqu'un à la découverte.[...]

LE BERGER – LE FLEUVE : *Me voilà ! Je suis de retour. Je suis le Fleuve.[...]*

GLODION : *Enfin, te voilà avec tes arbres morts, avec tes bêtes mortes.*

Ah ! Terre ! Si tu le crois celui-là, nous n'avons pas fini de rire.

Il s'est traîné en tapant de la tête de partout, comme un serpent aveugle. Il a défoncé les collines. Il a entaillé la grande peau des herbes : c'est un charrier de choses mortes.[...]

LE FLEUVE : *Pourquoi essayer de discuter avec la Mer ? Regarde les bêtes : elles s'avancent, elles reniflent, elles sentent cette odeur de sel ; alors elles tournent bride et elles galopent de l'autre côté.*

Tu sais comment je l'appelle, moi ?

La suante.[...]

Moi, les bêtes, elles viennent vers moi et elles boivent.

GLODION : *Elles boivent !*

Je sais.

J'ai entendu les hurlements de celles que tu faisais boire à force dans le détours d'une haute colline. Puis, à force de les faire boire, j'ai entendu le silence.

LE FLEUVE: *Nous avons des chemins qui sont écrits depuis toujours dans l'écriture des étoiles. Et nous avons un travail tout tracé.[...]*

LE SARDE : *Dis-moi, Fleuve. As-tu rencontré l'homme ?*